

Correction, rectitude et hérésie

Le stigmaté comme symptôme d'amétropie

André Dudemaine

Le caractère binaire du stigmaté, relevant à la fois de l'ignominie du criminel et de la sainteté du martyr, donne un angle d'approche pour mieux saisir les aspects contradictoires sous lesquels apparaît la figure de l'Indien d'Amérique tel que l'Occident se l'est fabriquée. Le discours social contemporain reconduit les mêmes malentendus historiques, et les mêmes blocages conceptuels viennent obstruer les voies d'un futur différent. Où se situe la porte de sortie ?

Il y a d'abord l'étrangeté de cette rencontre entre les deux consonnes, le g et le m, qui n'est pas courante en français. Cette incongruité graphique et phonétique amène à l'esprit l'écho de lieux et d'espaces secrets soustraits au regard du commun : des stalagmites cavernicoles, des dogmes tarabiscotés par des moines alchimistes plongés dans les labyrinthes de l'hérésie, des énigmes tissées comme le nœud gordien.

Le mot vient aussi du fond des âges : le *stigma* est une ligature au plus archaïque de l'écriture grecque, union du *sigma* au *tau*, et subséquemment conservée pour sa seule valeur numérale, le six ; ce qui incidemment le lie au nombre de la bête, monstre tellurique de l'apocalypse.

Et le terme *stigma* signifie aussi *piqure*. Est-ce le lien avec l'aiguille qui pique pour passer son fil qui a fait que les anciens Grecs ont donné à ce terme le sens d'une combinaison de deux consonnes ?

Et les stalagmites, chez qui les g et m centraux font suite à un s et un t unis dans une semi-consonne (le *stigma*, précisément), ne sont-ils pas des aiguilles jaillissantes, des dards fantasmagoriques, créations d'un génie fou à l'œuvre dans des formations géologiques souterraines ?

Le stigmaté enfin est la trace d'une flétrissure infligée à une certaine époque aux criminels (voir notamment le terme ancien « fleurdelisé » qui référerait à une marque d'infamie et non, comme aujourd'hui, au drapeau du

Québec) ou, cas plus rare, évoque les lésions inexplicables subies par certains miraculés qui s'apparentent aux plaies du Christ crucifié; c'est un terme qui unit donc dans un paradoxe sémantique la sainteté du mystique à l'indignité du bagnard.

L'Amérique surgissant au milieu de nulle part aux yeux des Européens fut un choc dans l'imaginaire occidental dont aujourd'hui on aurait oublié l'impact. « Et penser que la nature est toute remplie de ces choses absurdes, révoltantes, exagérées! » se lamente Don Léopold Auguste qui, en route vers le Nouveau Monde, va à la « rencontre de toutes ces choses incongrues ». Et surtout veiller à y mettre l'ordre: « Ces vocables que l'on ne trouve dans aucun lexique, est-ce du tupi? De l'aztèque? [...] Et qui s'exhibent partout comme des Caraïbes emplumés au milieu de notre jury d'agrégation »¹.

Surgi inopinément sur la surface autrefois si lisse et harmonieuse de l'ici-bas, le continent se révéla être habité de peuples inimaginables.

Mais le stigmatisé sait bien qu'il porte en lui, dans des strates enfouies de son inconscient, les traces malheureuses de sa propre mauvaise foi

Mais le grammairien se donne justement comme tâche de corriger la copie pour que le nouveau ne soit pas « de l'étranger », que la nouveauté « soit exactement semblable à de l'ancien! »².

Bref, l'Amérique est haïssable. De même que les plantes et animaux qui y vivent, les cultures et les langues qui y sont nées.

Il faut donc intégrer toutes ces données dérangeantes: rotondité de la Terre, infranchissable masse de terre séparant l'océan en deux, civilisations inconnues, paysages invraisemblables.

Pas facile de digérer un monstre. Et littéralement, quand dans l'alimentation apparaissent des denrées inconnues qui vont pourtant épargner à l'Europe et au monde des famines endémiques tout en suscitant la méfiance des clercs en Sorbonne et autres lettrés patentés.

Le diable y apparaît en arrière-plan, puisque la tomate trouve sa place dans la famille sulfureuse de la belladone et de la mandragore. Comme la pomme de terre et le topinambour d'ailleurs.

On croit utile ici de rappeler que, selon Lévi-Strauss, une société révélerait plus clairement les fondements inconscients de sa vision du monde dans ses pratiques

culinaires et dans les énoncés qui l'entourent que dans tout autre élément de la sphère sociale.

Or, avec le temps qui passe, on constate que l'apparition de la patate est finalement attribuée à Parmentier, « l'inventeur du pain des pauvres » selon le mot du citoyen Louis Capet, encore en possession de sa majesté et de sa tête qui se fit servir des pommes de terre à sa table royale. Et puis la polenta sauce tomate devient un plat typiquement italien; et que nul « Caraïbe emplumé » n'ose venir exhiber un semblant de protestation devant le jury d'agrégation lexicographique qui institue *ad vitam aeternam* le parler correct et le marcher droit en matière historique.

Ainsi donc l'Amérindien est refoulé dans ses forêts et ses déserts, dans un environnement qualifié soit d'innocemment édénique ou de diaboliquement barbare, c'est selon; parfaitement inculte, il demeure incapable de contribuer au progrès, fut-il culinaire.

Le discours dominant moderne, celui des médias, demeure toujours aussi incapable de saisir cette altérité qu'est l'Amérique.

Les Amérindiens posent toujours *problème*. Le premier étant qu'on ne sait pas comment en parler. Ni comment les aborder.

Stigmatisés, oui, mais dans un curieux retournement de sens cela signifie ne pas être inclus dans la représentation que le monde se donne de lui-même.

Car, s'il y a enfermement dans la marginalité ethnographique dans le meilleur des cas, cette forme de condamnation, bien plus insidieuse que l'amérindianophobie ouverte, le silence béat, est bien la forme prévalente de l'exclusion et de la stigmatisation.

Ainsi, pour prendre un exemple local, on veut bien défendre la langue française au nom du caractère sacré de la diversité culturelle, alors qu'on ne se soucie aucunement du sort de l'innu, du cri, de l'algonquin et des autres langues autochtones d'ici qui sont justement la manifestation de la première diversité culturelle du territoire. Dans les écoles résidentielles, il était interdit de les parler; aujourd'hui, les médias s'interdisent d'en parler.

En fait, comme sur les écrans de cinéma, l'Indien est la figure de trop, celle qui doit demeurer pour le bon ordre des choses dans le hors-champ, son apparition commandant l'arrivée du régiment pour dûment remettre les choses à leur place. Aujourd'hui, le pouvoir n'est plus au bout du fusil mais dans ces automatismes subtils où des énoncés sont rejetés hors du discours qui donne consistance et existence aux choses et aux êtres dans l'espace social.

En lien logique avec les politiques ethnocidaires qui ont mené à l'établissement des réserves ou des pensionnats, l'Amérindien est aujourd'hui emmuré dans un *no man's land* conceptuel, l'invisibilité, diront Desjardins et Monderie, dont il n'est qu'exceptionnellement autorisé à sortir; et, quand cela arrive, c'est la plupart du temps dans un travestissement caricatural ou mythique dans lequel il ne se reconnaîtra pas.

D'un côté, le féroce et sanguinaire cannibale, de l'autre, l'édénique et pur enfant de la nature en communion continue avec les esprits élémentaires. On retrouve là la double figure du stigmatisé, âme damnée ou corps sanctifié. Dans ce dernier cas, le Sauvage devient l'objet de tous les fantasmes de la mouvance « Nouvel Âge » qui épilogue éperdument sur la sagesse amérindienne, le chamanisme, la profondeur spirituelle des croyances « primitives ». Du Nouveau Monde au Nouvel Âge, il n'y a qu'un pas; les stigmatisés sont encore et toujours des bêtes sacrées exclues du pré commun.

Mais le stigmatisé sait bien qu'il porte en lui, dans des strates enfouies de son inconscient, les traces malheureuses de sa propre mauvaise foi. Et dans ses rêves inavoués, il espère être libéré de la condamnation à toujours creuser le même sillon sans autre horizon que la lassante répétition de la même histoire.

Dans une tout hégélienne dialectique, le stigmatisé a besoin du stigmatisé pour surmonter ses propres difficultés. Sartre disait des révolutionnaires algériens qu'ils travaillaient à la libération de la France, elle-même prisonnière du colonialisme qui l'empoisonnait. Dans une même logique, la résurgence des cultures autochtones trace la voie à un véritable Nouveau Monde.

Ce mouvement de ressac libérateur est à l'origine de la jubilation qui s'empare des spectateurs quand, dans le film *Atanarjuat, l'homme rapide*, on voit le héros surgir de la tente ensanglantée où il aurait dû périr avec ses frères sous les coups de lance de ses ennemis, puis s'élancer nu sur la banquise, comme un nouveau-né, courant vers la vie nouvelle qui l'attend. Cette figure tirée du vieux fonds des contes inuits prend, une fois transposée au cinéma, une dimension allégorique pour le présent. À partir de la tradition où il aurait dû rester claquemuré dans le regard ethnographique, voilà que l'Inuit s'évade de la place qui lui avait été assignée, prend son élan dans un territoire neuf pour lui, celui du premier rôle, et court vers le podium de Cannes où le nouveau cinéma autochtone sera acclamé.

Le rap de Samian, la poésie de Joséphine Bacon, l'art de Kent Monkman, tout comme le cinéma de Zac Kunuk, appartiennent au même surgissement.

L'époque a besoin de ces grammairiens apostats capables de formuler la syntaxe de l'altérité

essentielle du monde. N'est-ce pas ce que devrait signifier être « artiste de la diversité »? Non pas une mise en quarantaine derrière le cordon sanitaire qui protège les véritables artistes des bateleurs ethniques au statut incertain, mais un travail d'élaboration de codes inédits, un « Sésame, ouvre-toi! » des portes du futur?

Mais il y a encore beaucoup à accomplir: marqués par les stigmates de notre propre histoire et aveuglés par des frontières rancunières, nous allons vers l'avenir à reculons.

Des profanateurs de codes anciens sont demandés de toute urgence: le monde, c'est-à-dire le regard que nous portons sur lui, est à réinventer. **TOC**

1 Voir *Le soulier de satin*, troisième journée, scène deux.

2 Ibid.

Natif d'Abitibi, **André Dudemaine** est, depuis bientôt 25 ans, le directeur du festival *Présence autochtone* de Montréal, un événement multidisciplinaire voué à la reconnaissance des arts et des cultures des peuples premiers des Amériques.

